



Paris

Natacha Sels

anime des ateliers d'écriture créative depuis 2008. Elle aime emmener son petit monde dans des endroits inspirants, comme les coulisses de Venise, les côtes sauvages de Bretagne, ou vers la radieuse lumière d'une île grecque. Des stages où l'écriture se partage, se goûte et révèle à chacun le meilleur de lui-même. Cette année, elle a enfin pris le temps de terminer son roman !

La Traversée en toutes lettres • *Écran noir* • 2013 ; La Voix en toutes lettres • *Virginie* • 2015
Le Je en toutes lettres • *Je suis femmes* • 2016 ; Le Paradis en toutes lettres • *Pas d'éden pour James Wildfill* • 2017





© Jean-Claude Beaumont

Dompage collatéral

À la caisse du supermarché qui fait l'angle du Faubourg-Saint-Antoine et de l'avenue Ledru-Rollin, l'homme devant moi, m'intrigue. Il doit habiter le quartier, car je le croise de temps en temps. Il a un côté mystérieux, une sorte de flottement quand il se meut. Et dans ses yeux charbon, luit une frayeur prête à s'embraser.

Comme il ne semble pas avoir compris le montant à deux chiffres qu'elle vient de lui lancer, la caissière lui indique le rectangle lumineux où s'affiche la somme. Il hoche la tête pour montrer que oui, cette fois, il a bien assimilé le prix annoncé et retire de sa poche arrière un vieux portefeuille en cuir dont s'échappe un bout de carton. Je me saisis rapidement de la photo cornée aux coins qui vient de tomber au sol.

Je veux la rendre à son propriétaire et pourtant, quelque chose m'arrête, je n'arrive pas à la quitter des yeux, tandis qu'il range ses courses dans un sac en toile orange.

Sur la photo, un portrait de lui, il y est plus jeune, plus corpulent aussi et franchement souriant. La tête un peu de côté semble indiquer un échange de plaisanteries avec la personne derrière l'appareil... Je me demande si c'est à une femme qu'il sourit ainsi. Ce qui est certain, c'est qu'il n'y a rien d'apeuré dans son regard. Quand l'homme se retourne, je bafouille quelques mots inutiles. Il reprend son cliché, me l'arrachant presque des mains, sans dire un mot. Puis, à grandes enjambées, se dirige vers la sortie. Penaude, je paie mes achats, en essayant d'oublier les reproches dans son regard.

Cet épisode s'est effacé de ma mémoire, jusqu'à l'été. Recrutée pour un nouveau travail, je dois rester à Paris durant le mois d'août. La morsure salée de la mer me manque cruellement et pour faire diversion, je me rends régulièrement à la piscine municipale rue de Pontoise où je le vois ! Il ne me reconnaît pas. Mais le hasard qui nous a

tenus éloignés l'un de l'autre plusieurs mois d'affilée s'amuse à nous mettre sur la même route si fréquemment qu'il finit par me saluer. Une barbe poivre et sel et un joli teint mat lui donnent de la prestance. C'est évident, la belle saison lui va bien. Son allure générale, sans être enjouée, semble plus fluide, comme dégagee d'un poids. Il est toujours seul. Est-ce cela qui éveille ma curiosité ? À plusieurs occasions, nous sommes assis côte à côte sur la terrasse du bistro place d'Aligre où j'aime prendre un café après le marché. À plusieurs occasions, nous avons patienté ensemble à l'arrêt du 76, mais jamais je n'ose l'aborder, même si j'en meurs d'envie. Je garde un souvenir cuisant de l'épisode du supermarché. Faute de mieux, je l'observe. Costumes en semaine et jean le samedi, il doit travailler, me suis-je dit. Chaque vendredi soir, il prend l'apéro à *L'Ami-Pierre*, rue de la Main-d'Or. C'est un homme qui aime les habitudes, me suis-je encore dit. Le lundi, il fait ses courses. Le dimanche, je ne le vois jamais, a-t-il de la famille hors de Paris ? Une épouse, des enfants ? Non, je suis à peu près certaine qu'il n'a pas de femme dans sa vie. Et moi, je n'ai plus d'homme dans la mienne depuis longtemps. Je finis par penser que l'amour est une illusion !

Plusieurs mois s'écoulaient sans que je ne parvienne à lui adresser la parole. Nous sommes en février. La saison qui ne lui va pas. Il fait froid et humide avec un ciel bas. Son visage paraît plus émacié qu'à l'été. Mais son charme agit maintenant sur moi en toute saison. Il feuilletait une revue dans la salle de lecture de la bibliothèque du quartier, enfoncé dans un des gros divans en velours qui donne l'impression d'être dans un salon. J'aurais dû me méfier du divan. Je bascule lourdement sur son épaule droite. C'est tellement énorme, tellement le contraire de ce que j'aurais désiré ! J'éclate d'un rire nerveux qui devient franc, massif et, à ma grande surprise, communicatif. Nous nous retrouvons donc à pouffer sur le sofa de la médiathèque, à deux minutes de la fermeture.

Il s'appelle Marun. Il m'invite à boire un verre à *L'Ami-Pierre*. J'ai le souvenir d'un moment euphorique et dense. Ce soir-là, j'apprends deux choses : il vient du Liban où il était architecte et ici à Paris, travaille pour un institut de sondage. Au moment de le quitter, j'oublie de lui demander son numéro, ce dont je me maudis les quinze jours qui suivent.

Fort heureusement, dans le courant de la troisième semaine, je le croise à la librairie et il me propose de dîner chez lui. Je m'attends à manger régional, mais il a fait du rôti et je le trouve beau. Nous parlons en dégustant un vin charpenté quand abruptement il se lève, s'approche et m'embrasse. Sa bouche contre la mienne, sa peau contre ma peau, c'est délicieux, incroyable, joyeux. Je me laisse surprendre par la légèreté qui nous porte. J'ai 18 ans et l'impression de rencontrer un homme pour la première fois. J'ai 100 ans et l'impression d'une rencontre d'âmes. Nous allons de découvertes en explorations, de grottes en vallons, de creux perdus en montagnes de douceur. J'aime sa virilité fragile. Je ne veux plus rien savoir, seulement écouter cette musique qui me fait croire qu'il est présent, qu'il sait recevoir la vie, les magies, les miracles, les inattendus. Il est là, sensuel, libre et gourmand. La conversation s'installe. Tout semble simple. Nous avons la vie et le temps pour nous, pas de discours, juste envie de poursuivre le dialogue. Un jour, je lui demande de me raconter l'histoire de la photo. La photo ? Me répond-il, interrogatif ? Eh bien oui, celle que j'ai ramassée devant la caisse ! Après un temps

qui m'apparaît démesurément long, il la sort comme une relique de son vieux portefeuille de cuir. J'en espérais d'autres, mais il n'a que celle-là. Il la caresse comme on le ferait de la joue d'une femme, avant de me la tendre. L'auteur du portrait est sa fille Yara, 15 ans, qui ravie de posséder le Canon de ses rêves mitraillait son père tous azimuts. Yara ne quittait plus son nouveau jouet, avide de témoigner. Ce jour-là, j'ai commis un meurtre me dit-il d'une voix opaque. Je fronce les sourcils, que veut-il dire ? Je veux dire que mettre un Canon dans les mains d'une adolescente vivant au Liban, c'est juste criminel, me répond-il.

J'ai senti le souffle glacial du passé. J'aurais voulu le réchauffer et c'est lui qui, une semaine plus tard, m'offrait une véritable cargaison de pulls en mohair et cachemire de toutes les couleurs. C'était un jeudi, je m'en souviens très bien, il devait se lever tôt pour partir en mission à Bordeaux. Vers huit heures, lorsque je suis allée me faire un café dans la cuisine, j'ai trouvé ce monticule de douceur colorée sur la table, accompagné d'un mot : *Je veux que tu aies chaud, même quand je ne suis pas là.*

Je ne lui pose plus de question. Une seule fois, c'est lui qui évoque spontanément le passé. Après l'amour, sa tête sur mon ventre, il me raconte ce bus loué pour amener amis et famille à une fête dans le Chouf. Ils avaient été arrêtés en plein désert. Pourquoi un des hommes du commando l'a pointé du doigt, il ne le sait pas. Il a dû sortir du bus et se mettre à genoux dans la chaleur du zénith. Persuadé qu'il vivait ses dernières secondes, il a fait le vide dans sa tête et c'est dans ce vide que le bruit des lance-flammes et les hurlements de tous ceux qu'il aimait ont éclaté. Seul à survivre.

Nous marchons beaucoup. C'est notre plus grand plaisir, arpenter les rues comme si chaque quartier était un monde. C'est cela qui occupait son dimanche autrefois. « Je balade mon œil d'architecte sur les merveilles de ta capitale », m'avait-il confié lors de notre premier dîner. Ce n'est pas « ma capitale » lui avais-je rétorqué. « Paris, je l'ai choisie. J'avais 11 ans quand je suis venue la première fois et je me suis jurée de venir y vivre. » J'étais née dans une petite ville de province qui suintait l'ennui.

Nous marchons le nez en l'air. Notre grand jeu consiste à repérer un édifice inédit et à le

faire découvrir à l'autre. La façade en vagues de verre de l'hôtel Renaissance, sur l'avenue de Wagram, l'avait épaté. Le 29 rue Mac-Mahon, garni de ses refends et bossages en pierre crème, m'avait séduite. Marun m'apprend à regarder et moi je l'invite à flâner jusqu'au moment où, fourbue et comblée, je lui indique un café qui me plaît. Il commande invariablement un chocolat chaud bien épais. Et quand il tourne sa petite cuillère dans la tasse en porcelaine, l'espace d'un instant, je sens que l'espoir a encore ses chances. Ces balades dans la ville lumière l'apaisent. Ma présence aussi, je crois.

Deux mois plus tard, un soir où nous déambulons du côté du parc des Buttes-Chaumont, il a préféré rentrer chez lui. Il s'est senti trop fatigué pour continuer. Selon notre formule, il m'a dit : « À tout de suite ». Ce furent ses derniers mots. Il s'est volatilisé. Appartement déserté, travail quitté, aucun signalement dans les hôpitaux. Pas de nouvelle, pas de réponse, juste le silence.

J'ai eu l'âme glacée. J'ai eu froid aux os. J'ai porté les pulls en mohair et en cachemire durant tout le premier été. Rien n'y faisait. J'ai essayé de comprendre. J'ai essayé d'oublier.

© Jean-Claude Beaumont



Je n'y suis pas parvenue. J'ai glissé sans force dans un bocal de néant. Et j'y suis restée longtemps. Seule prise sur la façade du glacier qui m'enserrait, son livre de cuisine laissé dans le placard du haut. Consciencieusement, j'ai préparé toutes les recettes, les unes après les autres, dans l'ordre chronologique. Puis un jour, je ne saurais dire quand, la vie a repris le dessus.

Trois ans plus tard, j'ai reçu dans ma boîte un courrier sans timbre. Une seule phrase écrite à la main : *Je ne veux plus m'attacher. Ni toi, ni Paris n'y peuvent rien. J'ai préféré m'enfuir. Pardonne-moi.*

